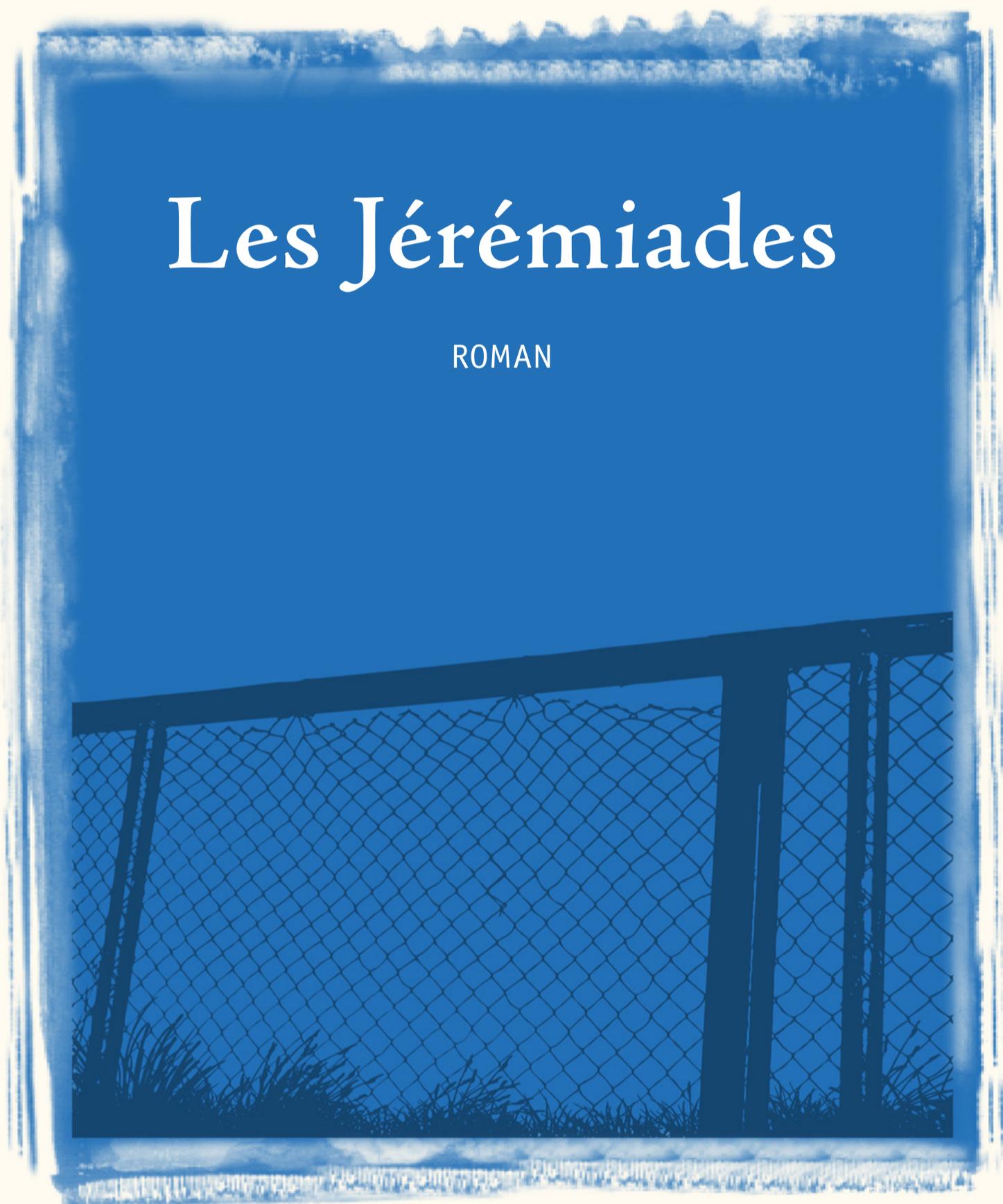


S I M O N B O U L E R I C E

Les Jérémiades

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

Les Jérémiaades

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-13-4 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-52-3 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-53-0 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Simon Boulerice, 2009

Dépôt légal : BAnQ et BAC, troisième trimestre 2009

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette
jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide
apportée à notre programme de publication.

S I M O N B O U L E R I C E

Les Jérémiades

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

À Méo
À Seb
À Bruno

*Et si ma sœur Alice trouvait un vilain cheveu
roux sur son tablier, elle ouvrirait la porte du
poêle, attrapait le grand poil sale du bout des
ongles et le déposait mélancoliquement sur un
morceau de braise. Elle restait là, devant le poil
qui se tortillait, à soupirer (...)*

ROBERT LALONDE

Le Vaste Monde

*Écoutez donc vous, peuples, et voyez ma douleur,
Mes filles et mes garçons emmenés en captivité.
J'ai appelé mes amants,
Eux m'ont abandonnée*

JÉRÉMIE,

Lamentations, I, 18-19

traduction de François Bon

et de Jean-Pierre Prévost.

IL M'EST ARRIVÉ de coller ma gomme à mâcher en boule, dans l'une de mes narines, et de paniquer avec sincérité, ne pouvant plus la retirer de l'endroit fâcheux. Je me rappelle bien la peur de la savoir là, cette gomme, humide et collante, dans une cavité de mon corps. J'ai cru perdre l'odorat, perdre ma dignité et perdre la vie. Dans l'ordre. J'avais beau cracher l'air de la narine congestionnée d'une Trident, boucher l'autre de l'index, rien à faire. J'allais mourir une gomme engoncée dans une narine. J'allais mourir, car j'allais me taire. Je ne dirais rien de cette gomme et laisserais amplement le temps pour une infection mortelle. Le sucre restant de la gomme aurait contaminé mes sinus. Il y aurait eu des complications. Il y en a toujours. Je croyais mes cavités nasales reliées au cerveau ; la gomme aurait obstrué les neurones qui nous maintiennent en vie. Et je serais mort, dans une évidence la plus asphyxiante qui soit. J'allais aussi mourir, car je n'avais pas la technologie pour alliée. Dans *Total Recall*, un film de Paul Verhoeven datant de 1990, l'année de cette gênante mésaventure, Arnold Schwarzenegger extirpait un machin camouflé dans sa narine à l'aide d'un outil futuriste de 2084. J'étais démuni : je n'étais pas dans le futur, et encore moins dans un film. J'étais tout à fait voué à mourir. Je ne suis néanmoins pas mort ; je me suis réfugié dans une penderie chez mes grands-parents, où je me trouvais. Là, dans la penderie, j'ai pu paniquer à mon aise. J'avais le loisir de m'asseoir sur la poubelle, le front caressant les vestes de laine de ma grand-mère enrichies d'eucalyptus, et voir ma petite vie défiler. Et dans mon désarroi pré-mortem, j'ai soulevé le couvercle de la poubelle pour y jeter l'emballage métallique de ma Trident que je serrais encore dans ma main de condamné. En lâchant le papier, j'ai vu parmi les déchets le bâtonnet de bois de mon Revello, dégusté une demi-heure plus tôt. On dit de l'être humain qu'il a des instincts de survie, en cas de péril. Je n'échappai pas à la règle, malgré ma bouleversante sottise. Dès lors, je fus un autre. Dans le danger qui me menaçait, je devins paisible. Je pris le bâton encore constellé de granules de sucre à la vanille et l'enfonçai dans la narine pleine de Trident. Puis, comme si mes sinus étaient

un lit de neige, je tortillai la gomme autour du bâtonnet, pareil au sirop d'érable qu'on enroule sur une tige, dans la période des sucres. Je retirai le bâton avec la gomme raclée et engluée. Ma vie était sauve. Ma passion pour les Revello m'avait épargné.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je n'ai aucun scrupule et que je n'ai pas honte de quoi que ce soit. Je perçois l'honnêteté comme une vertu. Je relate les choses, je ne tais rien. Je suis vertueux, c'est comme ça. Alors je commence : Arthur. J'ai tout dit. Tout est là. Tout est dans Arthur : ma félicité comme ma perdition. ARTHUR. Écrire son prénom en lettres capitales me rend vivant et vertueux. C'est tout moi, ça. Vivant et vertueux.

J'avais neuf ans quand Arthur est entré dans ma vie. Je l'avais déjà vu avant, bien sûr, peut-être même connaissais-je son prénom. Mais ce n'est qu'à l'âge de neuf ans qu'il est véritablement entré dans ma vie. Je commençais alors ma cinquième année du primaire. Arthur, lui, avait quinze ans. Il allait à l'école secondaire Pierre-Bédard, l'école dite « des grands ».

À l'époque, en 1992, je n'avais pas le tour de me faire des amis : je n'offrais que des pastilles. Je n'avais pas commencé ma contrebande de friandises. Mais surtout, j'étais lamentablement porté sur les cotons ouatés. La mode de la ouate avait pris fin quelques années plus tôt, mais je persistais dans mon confort. C'est ce même confort qui causait ma ruine auprès des amis. Mes amis me regardaient de haut. Ce n'étaient pas des amis. Mais c'étaient mes amis. Patrick, l'un d'eux, était cruel à l'occasion. J'avais un coton ouaté très large, sur lequel le mot « Audace » figurait. Les lettres dodues ratissaient tout mon poitrail rachitique. Patrick avait tout de suite pris l'habitude de m'appeler « son audacieuse ». Ça me faisait un tout petit peu pleurer. Je pense encore aujourd'hui que personne ne me voyait quand je pleurais près de la clôture, lors des longues récréations.

Presque dix ans plus tard, lors d'un concours de danse contemporaine, on m'a récompensé du second prix en saluant mon audace. J'avais dansé avec une robe et une barbe drue. Je faisais mon entrée avec un coton ouaté très confortable. Je jouais un extrait de *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Je jouais Julie, puis Jean à la fois. La barbe et le coton ouaté suggéraient le domestique.

C'était pratique. J'étais vraiment une personne audacieuse. Patrick avait vu juste.

Arthur n'a jamais ri de moi. Quand on est moi, c'est ce qu'il y a de plus doux : qu'on ne rit pas de moi. Je suis drôle. J'ai une face de lune. Je n'ai jamais compris, mais c'est ce qu'on me disait : « Jérémie a une face de lune ». Arthur ne riait pas ; il s'inclinait devant mon visage. Il me faisait sentir comme une marquise.

Jusqu'à Arthur, je fus un gamin banal. J'avais des yeux rieurs, tout mon salut était là. Outre cette étincelle dans l'œil, j'étais l'incarnation de la banalité. L'amour d'un animal m'aurait donné de l'importance. Or, je n'avais pas d'animal. Or, je n'étais pas important.

J'écoutais *Top Modèle* lorsque je revenais de l'école. C'était là toute ma vie. Ridge, Brooke, Caroline et les autres. J'aurais donné ma vie inutile pour que Ridge Forrester me prenne dans ses bras. Ça ne s'est évidemment jamais produit. Aujourd'hui encore, il m'arrive de vouloir être Brooke, comme je la voyais à l'époque. Belle, pauvre, mais enduite de maquillage et de bijoux comme une prétentieuse actrice du XIX^e siècle qui se costume en marquise, alors qu'elle personnifie une simple servante. Un peu comme le personnage de l'actrice de Carole Lombard dans *To be or not to be*, d'Ernst Lubitsch, pour ceux qui connaissent la référence cinématographique. Je préviens ici le lecteur : ma passion pour le cinéma m'amène à faire de fréquentes comparaisons. C'est plus fort que moi. Je tiens le lecteur pour averti.

Aujourd'hui encore donc, il m'arrive de vouloir être cette Brooke, pour que Ridge vienne me serrer dans ses bras. J'ai vieilli. Ce désir est moins violent. Mais je mentirais en disant que je ne voudrais plus que Ridge Forrester vienne me faire violemment l'amour.

J'étais bien doux et pur à neuf ans. Je n'en suis pas sûr, mais je crois bien que je n'avais aucun désir pour les organes génitaux de Ridge Forrester. Je l'imaginai nu, bien sûr, mais jamais dans une optique sexuelle. Je concevais son corps nu par curiosité, par chaste fantasme. Les choses ont changé : les organes génitaux de Ridge Forrester sont d'un grand intérêt dans ma vie.

D'autres choses sont demeurées. Par exemple, à neuf ans, me promener dans une allée de papeterie provoquait chez moi de foudroyants frissons. Encore maintenant, je vais dans les papeteries pour les frissons. Tant de papiers, de crayons, de féerie. L'odeur de bonheur féroce. À la rentrée scolaire de ma cinquième année, à la fin du mois d'août, je m'achetais du papier à lettres pour une correspondance en solo. C'était une semaine avant que je publie une adresse dans la section « Correspondance » dans le magazine *Filles d'aujourd'hui*. Au mois de septembre, j'ai reçu des lettres à la tonne. Des filles de mon âge qui voulaient correspondre avec moi. Dorénavant, mes tirades ennuyantes auraient des destinataires. Jusque-là, ma vie avait tourné autour de l'admiration indéfectible que je vouais à ma sœur, Valérie. Grâce à mes correspondantes et surtout grâce à l'arrivée d'Arthur dans ma vie, je devins, lors du mois de septembre 1992, un être émancipé de sa famille. Un être autonome. Un être important.

« **APPROCHE**, petit bonhomme. »

On m'avait parlé. Je ne bougeais pas. L'asphalte avait englouti mes mollets. Le sang de mes pieds s'était changé en ciment. J'étais lourd, dans ma récréation d'ennui. Mon corps se leva docilement, sans que j'y participe. J'avançai vers un adolescent roux. L'interrogatoire commença :

— Tu es tout seul, petit bonhomme ?

— Oui.

— Tu n'as pas d'ami ?

— Oui, mais j'avais envie d'être seul.

Mentir me rendait vivant. J'aimais atrocement ça.

— Tu fais quoi, petit bonhomme ?

— Plein de choses.

Il me prit les mains. Ma docilité se poursuivait.

— Tes mains sentent drôle.

— Ça sent la rouille des clôtures.

— Des clôtures ?

— Je passe les récréations à mettre mes mains dans les trous des clôtures.

— Pourquoi ?

— Parce que.

C'était vrai : j'insérais mes mains dans les losanges des grilles. J'y déposais mes poignets, comme sur un reposoir. Parfois, quand je retirais mes mains prestement, mes paumes coïnaient dans les losanges des clôtures, et ça me procurait un délicieux stress. Va-t-on m'amputer les mains, si elles coïncent

pour toujours ? Ou vais-je passer ma vie avec des résidus de clôtures autour des poignets ? Est-ce que le métal de la clôture va stopper la croissance de mes os ? Au bout de mes récréations, mes mains puaiement la rouille et je passais les cours de l'après-midi, le nez enfoncé dans la boule que formaient mes mains jointes. L'odeur me fascinait.

— Tu es en quelle année ?

— Sixième année... Je vivais.

— Tu es si vieux que ça ?

L'adolescent roux semblait déçu. Je rétablis la vérité.

— En sixième année, l'année prochaine...

— Il me semblait, aussi. Tu as dix ans ?

— Non. Neuf. Je vais les avoir dans un mois.

— En octobre ?

— Oui.

— Quelle date ?

— Le premier.

— *Wow !* Tu es le premier ! Ce n'est pas rien, petit bonhomme !

— Ah oui ?

— C'est quoi ton nom ?

— Jérémie.

— C'est joli. Moi, c'est Arthur.

Le prénom de mon grand-père. J'étais mal à l'aise d'un coup. Vite : être poli.

— Bonjour Arthur.

— Enchanté, petit bonhomme. Tu sais que tu es drôlement mignon !

Il avait parlé avec désinvolture. Mon cœur avait cessé son travail. Le paresseux ! Le fainéant ! Que fais-tu ? Qu'attends-tu pour battre ? Que je meure ?

Tu veux ma mort ? Petit moteur déglingué ! La rouille de mes poignets m'a monté au cœur. Bats ! Allez, bats ! Je toussai ; mon cœur recommença son travail d'aveugle. Il battit à mon insu, alors que j'échappai un merci faible.

— Pardon ?

— Merci, j'ai dit.

C'était sur un souffle de condamné. Il croira que j'ai le cancer et il partira. Il me laissera seul comme les autres.

Arthur ne partit pas. J'aurais pu croire qu'Arthur riait de moi. Je ne l'ai néanmoins jamais cru : les yeux. Arthur était un sincère. Comme moi. Nous fûmes liés dès lors comme dans un film américain. Nous fûmes liés comme Patrick Swayze et Demi Moore dans *Ghost*, le film fantastique de Jerry Zucker, également réalisé en 1990. Arthur était beau comme Swayze et moi, incroyablement comme Moore.

— Écoute, petit bonhomme. Je vais devoir te laisser. J'allais manger à la maison. Tu vois là-bas ? Celle en brique ?

— La rouge ?

— La rouge, oui. Eh bien, c'est ma maison. C'est autant ma maison que celle de mes parents, sinon plus. C'est moi qui y vis le plus.

— Comment ça ?

— Mes parents ne sont presque jamais là. Ils travaillent loin de Saint-Rémi. À Montréal. Ils ont aussi un petit appart là-bas. Je suis donc souvent seul dans une grande maison. Je pourrais t'inviter chez moi, un bon jour, si tu veux. Ça te dirait ?

— Oui.

— Ce soir ?

— OK. Ce soir.

En lui donnant mon numéro de téléphone, je n'étais pas seul. J'avais un petit hamster à la place du cœur. Ma bête hyperactive me grugeait les côtes. Mes

organes, c'était la structure de ses manèges. Allez, mes intestins, faites votre travail de grande roue. Faites votre carrousel enchanté.

Pendant les cours de l'après-midi, notre professeure Thérèse ne remarqua pas qu'un de ses élèves s'était fait mordre le cœur par un adolescent roux. J'étais l'élève qui perdait vie, le sourire aux lèvres.

Le téléphone sonna vers 16 h 45, peu avant le souper, et surtout quinze minutes après *Top Modèle*. Au bout du fil, c'était l'invitation qui réveillait le hamster du cœur :

— Alors, petit bonhomme, tu viens chez moi ?

— Oui. Je viens.

C'était un code secret, et mes parents en seraient tenus à l'écart. C'était un 5 septembre et ma vie intime commençait.

— Maman, papa, après le souper, il y aura du nouveau. Je vais chez un ami.

— Un ami ?

— Oui, un ami. C'est si surprenant que ça ?

— Non. C'est une nouvelle, c'est tout. C'est quoi son nom ?

— Arthur.

— Comme grand-papa ?

— Oui, comme grand-papa, mais lui est plus jeune.

— Il est dans ta classe ?

— Non. Il est plus vieux.

— Plus vieux ?

— À peine. Un an seulement. Il est en sixième année. Il habite tout près. Sur la rue Perras.

— Arthur quoi ?

— Quoi ?

Les Jérémiaades
de Simon Boulerice
composé en Jenson corps 18
a été mis en ligne
en août deux mil douze.